

Nouvelle n° 49

Viduité

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « *Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09.* », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « *Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions.* ». Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Elle ne m'a rien demandé, elle m'a juste donné cet impératif - « *rendez-vous !* »-, et ses circonstances de temps et de lieu, notre échange s'est limité au strict minimum. Parce que nous sommes encore de parfaits étrangers l'un pour l'autre. ? J'aurais pu être plus curieux, plus interrogatif, plus responsable. Lui dire que je lisais toutes les petites annonces, comme une addiction. Comme un chemin de petits cailloux noirs pour retrouver...

Quand je viens en vacances, ici, je cherche mes anciens repères, mais il n'y a plus que des points d'interrogation. Les mêmes du préau ? Ceux de mon âge chôment-ils ? Travaillent-ils majoritairement, ou sont-ils expatriés ? Mangent-ils, ici, par économie, là-bas, par nostalgie, des crêpes mal pliées, mal conservées, des sortes de feuilles cartonnées dans du plastique, vendues en supermarché, made in n'importe où je pourrais partir, si les études, dans la mégapole, ne me contraignaient pas au covoiturage hebdomadaire, aux partiels rarement satisfaisants, aux mouvements migratoires à bas coûts ?

Bakou ? Le voilier la Bérézina n'a jamais mouillé devant ce port de la Caspienne. Mer close. Oui, je connais : mère sans issue.

« Prendre le large », ça veut dire atteindre au moins les antipodes ? Des questions ? J'en ai des tonnes, elle n'a peut-être quand même plus l'âge des réponses, la vieille intrépide ...

Je suis en avance donc attendre est nécessaire, mais ce n'est rien quand on est branché au monde entier : au clavier, mes deux pouces ont tapé, à la suite, les lettres de voilier, celles de Bérézina, sans passer par le cyrillique, juste pour voir ce que mon portable, extrait brutalement de la chaleur de ma poche pectorale, était capable de me révéler sur le grand froid.

J'ai surfé, en premier lieu, sur la rivière maudite, supposant qu'il existait en vrai, peut-être, un

fou capable de remonter le Dniepr, puis son affluent, à la voile, et de rejoindre les marécages où se sont engloutis tant de mégalomanies et tant de soldats anonymes, en 1708, en 1812, en 1941.

Avec internet, le cœur historique de la Biélorussie est accessible, même un samedi soir, juste avant vingt heures, même quand on est au bout du continent, à la fin des terres, même quand le repère décrit pour le rendez-vous est absent du paysage, me laissant seul, impatient, grognard grognon, seul à lancer des ponts invisibles par dessus les flots glacés du doute et de la déception.

En fait, un voilier Bérézina, ça ne peut venir que de l'est, ça ne peut qu'appartenir à une demi-mondaine, comme disaient les intellectuels des siècles passés, comme l'évoquent les photocopiés des amphithéâtres, où mon absence ne m'empêche pas d'engranger des savoirs improductifs, pour ce secteur tertiaire que je rejoindrai, après les stages, après pôle emploi, quand il faudra intégrer la majorité silencieuse. Oui, une nymphe cacochyme entretenue par un oligarque mafieux –son fils ou son amant ?-, une femme qui se libère, une qui veut rejoindre la boule à facettes de Las Vegas, par ses propres moyens, ou, tout du moins, par ceux détournés à son profit ? Une femme courageuse qui va du bâbord de sa vie jusqu'à tribord, si tant est que le côté droit du navire est aussi celui où veut battre son cœur ? Une qui ne connaît rien à la cadène, aux drisses, au guindeau. Ni même au tourmentin, si nécessaire pour traverser les dépressions, loin des icebergs ?

Un voilier Bérézina, ça sombre, forcément. Dans le ridicule ? Avec moi à la barre, parce que je me suis laissé subjugué par une drôle de voix ? En quoi était-elle drôle d'ailleurs ? Plutôt enjouée, jeune, émue ? A cause des mots prononcés par des lèvres qui sourient ? Ou des commissures buvant des larmes ? Drôle comme étrange ? Troublante ? Modifiée par un appareil sophistiqué, par un mouchoir qui l'étouffe, par un chat, noir, dans la gorge ou le destin ?

Pour appeler les dix chiffres de l'annonce, j'ai utilisé le téléphone fixe de la maison de mes parents... enfin... de ma mère, maintenant. Une antiquité, ce téléphone.

Je dis toujours « mon » téléphone, depuis que le sous-sol m'est concédé, comme si j'étais rat de bibliothèque, un étudiant trop cérébral pour les étages. Comme un qui se garde lui-même, un étudiant au pair. Au pair... non... à la mère, c'est sûr : elle me rappelle assez souvent ce que ça lui coûte, elle qui n'a qu'un tout petit salaire, en attendant la toute petite pension de réversion.

Elle voulait peut-être que je travaille, avec de la corne dans les paumes, juste à la naissance des phalanges, avec l'odeur du poisson jusque dans la barbe, même rasée chaque jour, avec des écailles qui scintillent dans les cheveux qu'on n'a jamais le temps de peigner, tellement les grains et les embruns s'en occupent. Elle voulait peut-être que je tangué, que je roule, comme lui. Elle voulait, avant, elle ne le disait pas, parce que lui n'a rien fait pour que je me glisse dans son sillage

de salarié précaire, amer, quelle que soit la galère.

L'inconnue a raccroché la première : comme j'avais appuyé sur la touche haut-parleur, ça a fait un vacarme de destruction, amplifié par l'écho, sous la voûte de ma cave. Elle a peut-être laissé tomber son appareil, elle l'a peut-être piétiné. Contrariée que ce soit moi, plutôt mâle que femelle.

Après la sèche interruption de la communication, j'ai enregistré le numéro dans la carte de mon mobile. D'emblée dans mes favoris, parce que cette ribambelle de six, de neufs et de zéros ressemblait à une couvée d'œufs dont émergeraient des queues, des cous, des pattes : que cachent ces cinq différents couples de chiffres ? Une engeance monstrueuse ? Une plateforme étrangère qui facture très chère la communication ? Une imprudente ? Une vraie téméraire ?

Attendre qui ? Une ancienne résistante, enfermée dans le souvenir de ses actes héroïques ? Une vieille qui n'accepte pas la déchéance de son corps et veut que je la charge sur une barque, la bascule au large, par dessus bord, et la regarde couler, en égrainant un chapelet qu'elle me laisse en héritage, pour bien scander à vie ma culpabilité de tueur amateur ? Je ne suis pas Charron et je ne suis pas sûr non plus que la voix, au téléphone, soit bien celle d'une ancêtre pressée de franchir le Styx élargi à la taille d'un océan.

Une sirène qui va me mordre à la gorge dès que la nuit venue plongera ce quai en impasse dans l'obscurité criblée d'étoiles mouvantes ? L'annonce du journal était classée dans la rubrique « divers »... Une annonce d'été... juste pour se réchauffer avec la voix naïve des correspondants tentés, comme moi, par un coup de tête, un coup de menton, fier, qui nargue et contrarie le destin tracé d'avance ? Juste un prétexte pour une rencontre, un choc ?

Un malamok... Un chalutier ? A voiles ? Avec des lettres peintes sur la coque ? Plus de sept centimètres de haut, belle calligraphie, parce que plus de sept mètres de long de la poupe à la proue ? Bérézina, qui devrait sombrer, comme la pêche à la langoustine ? La Bérézina, avec un Z comme Zorro, pleine de migrants maternés par une vieille fille qui sévit dans l'humanitaire ?

Tiens, quelques rejets indigènes, quand même ! Christophe, le conseiller municipal à la jeunesse, est le dernier que j'ai vu passer, ce soir, en face, quai de la Criée, il n'a pas pu acheter quoi que ce soit, la poissonnerie ferme à midi trente, le samedi, mais il avait sans doute quelque chose à livrer à Valérie. Ou quelque chose à recevoir de Willy. Du solide, forcément, parce que, sinon, par téléphone, on peut échanger, même avec des commerçants qui ont investi ce bâtiment où plus personne ne met aux enchères ce qui sort des filets.

Je les ais vus, ils ne m'ont pas remarqué ? Ni reconnu ? Ni même adressé le moindre geste de convivialité ? Ni même témoigné un peu d'empathie. Tant pis, au moins, il n'y a pas d'hypocrisie, de toute façon, nous n'avions rien à échanger, avec toute cette eau entre nous, celle des condoléances, celle de la rade à marée haute...

Au bout du quai de Langoguen, est-ce que je me suis bien placé, assez tôt, pour le rendez-vous ? S'il avait fallu être au bout du môle, pour voir entrer dans le port le voilier si funestement baptisé ? S'il avait fallu repérer son mouillage ? S'il avait fallu...

Vingt heures tapantes au campanile de l'église Notre Dame de la Mer. Je n'avais pas remarqué à quel point elles sonnaient différemment, ces trois cloches : « *une pour les protestants, une pour les communistes, une pour le recteur et ses ouailles* », bougonnait mon père, quand je m'accrochais à sa main et qu'il me tirait comme une ancre dans le sillage de ses rencontres du dimanche matin... Copains : plus de vin que de pain...

J'ai mal, soudain, dans la poitrine, parce que je pense à lui. Je m'organise, depuis qu'il a disparu, pour ne pas imaginer comme il a souffert, quand il n'y avait plus d'air. Pour ne pas penser aux algues entre ses molaires. Aux crabes dans ses yeux verts. A tout ce qu'un corps doit abdiquer pour qu'une âme revienne, libre, hanter un cimetière dont la tombe est sans cercueil. L'Ankou ? Je m'en fous, je suis sûr qu'il est parmi nous.

Le délai de vacuité, c'est le temps qu'il faut pour combler ce vide en moi, ce manque de lui. Ce délai, pour elle, c'est le temps administratif pour qu'une veuve le soit vraiment, quand un corps ne remonte pas à la surface. Il suffit d'une tempête pour qu'une épave se disloque, pour que la dépouille s'échoue quand même et qu'on l'identifie. Après, les assurances, l'argent, le quotidien...

Au printemps, peut-être irons-nous mieux, elle et moi.

Soudain, je réalise que l'annonce ne précisait rien sur la manière d'atteindre le grand large : elle fournit le navire, la vieille dame intrépide ? La nourriture ? Elle affrète ? Elle est armateur ? Bérézina... Ai-je bien entendu ?

Là, tout au bout du quai, sous le soleil rouge presque écrasé à l'horizon, calé au sol par des galets, un Gwenn ha Du : j'en fais le tour, intrigué, mal à l'aise. Une étoffe blanche et noire qui, forcément, a bercé mon enfance, tapissé ma mémoire, étranglé mon envie de partir. Au milieu, une bosse : il y a quelque chose sous le drapeau, et personne autour, à part moi.

Bérézina ? Et si c'était Breizh, le mot qui vibrait, qui résonnait, dans mon oreille, quand j'étais

au fond de la cave et que je l'appelais, l'intrépide ? J'ose : je tire la toile, les galets roulent, plusieurs tombent même du quai, comme si les battements de mon cœur se prolongeaient jusqu'à ces plongeurs.

Sous la voile satinée, un bouquet de thym et.... Comme une révélation, je sais maintenant qui était au téléphone, pourquoi cette voix m'était familière sans que je puisse même employer ce mot.

Le thym, symbole de courage, d'amour durable, d'esprit de créativité, de dynamisme et de résistance physique, j'avais trouvé ça, dans la toile, dans l'univers dématérialisé : une plante vigoureuse, que le calendrier républicain honorait le 16 juin, le jour anniversaire de... Elle en a couvert sa pierre tombale, elle disait qu'une plante si remplie de senteur, de soleil, ça l'aiderait à revenir. Oui, je suis sûr qu'il est là, mon père.

« (...) *face au voilier la Bérézina* (...) » ...Face. Haut... Vois-les, là... Breizh tin... Des homonymies approximatives ? Une autre phrase en quelques syllabes ? Des mots celtiques ? Ai-je bien entendu, écouté, compris ?

Les dix chiffres ? Bouygues Télécom les a attribués à... Oui, une reconstruction...

Oui, c'est elle, elle s'est acheté un portable, elle a décidé de partir au large, elle me laisse, sous le suaire de la Bretagne, un souvenir vivace et le trousseau de clefs, de toutes les clefs, de toute notre maison, de toute... sa maison... de toute... ma maison, maintenant. Elle n'est qu'au mitan de sa vie, après tout... A moins que ce ne soit pas un projet à très court terme ? A moins qu'elle n'ait pas donné rendez-vous seulement à son fils unique ? Un covoiturage ? Un voyage de terre ?

Sous les clefs, je saisis l'enveloppe qui va contenir toutes les réponses puisqu'elle porte mon prénom, écrit de sa main. Exemplarité ? Parité seulement, elle s'assume...

La vieille intrépide qui veut partir en voyage, qui n'attend plus ni la mort ni l'amour filial pour aller jusqu'au milieu des flots, et même plus loin, cette vieille dame qui lance un message dans les lignes d'une feuille de chou régional, dans les colonnes d'un canard enchaîné aux petites choses locales, cette téméraire, je le sais maintenant, c'est ma mère.